

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE XI

(Suite)

Malgré ses caprices et son originalité, c'était une vaillante petite fille que miss Mac-Bayle. Elle avait jugé qu'il fallait déraciner d'un seul coup, toutes les illusions du nabab afin qu'il ne s'opposât plus à l'union du marquis de Trémur et de Germaine Hermel.

Et *forward ! forward !* Avec une gaieté factice, Margaret avait commandé le départ, A sa suite s'était élancée toute sa vaillante escorte ; et à Nice, sur la Promenade aux Anglais, elle retrouva ses fidèles. Seulement les baronnets et Hector de Mauriac ne reconnaissaient plus la fantasque Écossaise. Rien des toilettes tapageuses d'autre fois, mais une mise aux couleurs sombres et du meilleur goût.

Margaret ne faisait plus courir, ne pariait plus à l'écarté, et ne passait plus ses journées à lancer les boules du croquet.

Le soir, si elle apparaissait au casino, toujours sa causerie était sérieuse, réserve. A la grande joie de mistress Morridje, elle quittait les fêtes avant les premiers rayons de l'aurore ; puis un jour, elle désira revoir son vieux château d'Écosse.

Tous se plièrent à ce qu'ils appelaient une nouvelle fantaisie. Lord Mac-Bayle, laissant percer un sourire satisfait sur son visage osseux, décupla sa provision de lignes, afin de pêcher le saumon dans sa bien-aimée *Trweed*, et l'on se mit en route.

Mais, cette fois, il n'y avait pas caprice chez la belle Écossaise. Elle prit sérieusement goût à la vie austère de l'antique demeure. Elle y arriva par un soir assez terne : vent aigre, ciel gris qui mettait un dôme de plomb sur le domaine seigneurial des Mac-Bayle. C'était un énorme amas de tours rondes, de clochetons aigus, de tourelles en poivrières, et de plates-formes à hautes balustrades, où, jadis, les highlanders faisaient sentinelle, en épiant la plaine et la montagne. Tout le ban et l'arrière ban des tenanciers avaient été convoqués pour recevoir le maître, et Margaret suivant de près son père, dut franchir une double haie de montagnards aux jambes nues, aux jupons courts, à la petite toque sur les chevelures rousses ou blondes.

Et tandis qu'elle s'avancait svelte et gracieuse, c'était un concert de hurras comme savent les lancer les gosiers écossais. Puis, dans l'immense hall, éclairée par un gigantesque candélabre, il fallut prendre place devant un repas homérique, dont les coqs de bruyère, les gelinotes et les cuissots de chevreuil faisaient les principaux frais. Barbara Morridje ne se sentait pas de joie.

— Oh ! son chère Écosse... son cher Écosse tant aimée !... C'était un *capital comfort*.

Tour à tour, elle regardait le grand orgue qui meublait le fond du hall, et toute la lignée de tableaux où les Mac-Bayle, hauts de cinq pieds, bardés, cuirassés, l'écharpe sur l'épaule, le poignard à la ceinture, la toque à aigrette de héron sur la tête, semblaient monter la garde.

Margaret passa tout l'hiver au vieux castel. Les sommes énormes, habituellement consacrées aux voyages, à la parure, aux ruineuses fantaisies, furent employées à mettre un peu de bonheur dans le clan écossais. Si la neige glaçait les montagnards, les bank-notes de miss Mac-Bayle faisaient

guinement flamber les bûches de chêne dans chacun des pauvres foyers. A Noël, chaque chaumière eut son arbre vert fleuri de bougies roses, orné de chauds vêtements.

Au printemps, une vaste construction s'élevait à la lisière du parc. C'était une école et miss Mac-Bayle visitait les jeunes élèves, les interrogeait, leur distribuait des récompenses.

Et si Barbara Morridje s'étonnait grandement de cette nouvelle manière d'être :

— Que voulez-vous ! disait-elle en souriant, l'année dernière j'étais tout à la charité. Les goûts sont différents selon la nature des gens. Mon père reste en extase devant les écailles argentées d'un saumon ; vous Morridje, vous donnez un regard radieux aux *plum-puddings*. Eh bien, moi, j'aime à contempler l'expression du bonheur sur un visage humain. A chacun son attrait, et vive la liberté, quand elle est inoffensive et bonne !

Ainsi s'écoulaient plusieurs mois. Sous l'influence de cette vie si pure, si charitable, peu à peu le chagrin de Margaret s'apaisait. Elle avait aimé trop soudainement le marquis de Trémur, pour que ce sentiment, tout d'imagination, eût une longue durée. Le plus souvent, ces flammes vives et non alimentées s'éteignent comme un feu de paille, laissant peu de traces, seulement un sol noir, bientôt recouvert de plantes et de verts gazons.

Et à mesure que devenait moins vif le souvenir de Gaston, une autre image se dessinait nette et distincte dans l'esprit de miss Mac-Bayle. Cette image, qui représentait-elle ? Marc, à coup sûr ; Marc avec son mâle et fier visage, dont elle avait surpris le regard si triste, si désolé, au moment où elle quittait pour toujours Saint-Michel-en-Grève.

Ce regard tendre, affectueux, mais il avait été presque une révélation. Du pont du *White-Swan*, où elle se tenait, accoudée au bastingage, Margaret avait longtemps regardé la silhouette du jeune médecin se dessinant sur le sommet du Rock-ar-Laz. Aidée de sa jumelle d'ivoire, elle l'avait vu presque chanceler en portant la main à sa paupière humide... Lui aussi souffrait comme elle ; et tandis que Marc disait avec certitude : " Elle m'oubliera !... " Margaret répétait à deux reprises, très doucement, d'une voix très attendrie : Pauvre Marc !... Pauvre Marc !...

Miss Mac-Bayle pensait ainsi par une belle matinée printannière. Toby la précédait, elle suivait un joli cours d'eau aux ondes mousseuses. Les lavandes et le thym gardaient encore la rosée matinale, et le lapin agile, errant entre les serpolets faisait au loin ses tours.

Margaret se sentait envahie par le charme de cette poétique nature. Elle s'assit au pied d'une roche moussue, prit Toby sur ses genoux, machinalement porta le nez rose du bichon de l'oreille droite à l'oreille gauche, de la gauche à la droite ; puis, renvoyant d'un léger mouvement de la main, son favori, elle demeura immobile, légèrement repliée sur elle-même.

Comme à travers l'espace les pensées savent se rejoindre, se comprendre ? On est seul, et l'on est deux... et l'on est trois... bientôt tout un groupe d'amis.

Margaret voyait au loin, très au loin, un navire de guerre, les voiles étendues. Deux officiers de marines causaient sur le pont. Le marquis de Trémur parlait de Germaine, et Marc de Réchan de miss Mac-Bayle.

— Pauvre Marc ! pensait l'Écossaise, comme il est fier dans sa pauvreté ! Il est parti pour les pays lointains, sans me dire une parole d'amour... Et moi j'ai été si cruelle. La

tendresse que je portais à l'autre m'aveuglait ; je ne voyais rien des sentiments de ce jeune homme... mais je le comprends aujourd'hui... tout me revient à la mémoire... Que j'ai dû faire souffrir ce cœur désinrressé !

La pitié entraînait peu à peu dans l'âme de miss Mac-Bayle ; et la pitié n'est bien souvent que le prélude d'un sentiment profond.

Brillante, colorée, douée presque de vie, était l'imagination de Margaret. Les tableaux s'y succédaient avec une vertigineuse rapidité. En un instant le navire avait fui ; et, maintenant, Margaret voyait son amie Germaine dans le petit pavillon, une miniature de villa, enclose d'une grille et d'un rideau de verdure, qu'elle avait loué non loin d'Auteuil.

Depuis leur brusque départ de Saint-Michel-en-Grève, Mme Hermel et sa mère y abritaient leur vie. Elles aimaient le silence de cette calme retraite. Qu'il était bon de vivre là, paisiblement, laborieusement ! Germaine y accomplissait sans bruit son devoir et son œuvre. Elle ne se mettait jamais en scène, avait horreur de la réclame. Du fond de son ermitage, elle prêtait une oreille distraite aux applaudissements de la foule. Elle n'avait d'autre bonheur, après son travail, que celui de travailler encore ; aussi, le succès couronnait-il une telle constance. Le nom de la jeune fille artiste devenait bien connu. Les amateurs de peinture reconnaissaient, dans ses toiles simplement signées " GERMAINE ", un talent qui s'annonçait sobre, solide et sérieux. Elle avait des amis inconnus, des admirateurs passionnés ; mais la grille de la villa n'en demeurait pas moins close. Un seul hôte y était admis : le travail. Et c'est l'ami qui surtout console. Lui, ne vient pas gai quand on est triste, mais grave, austère ; puis, par un charme qui lui est propre, bientôt il sait rendre des ailes à toute âme abattue.

Que de fois les passants virent Germaine, à travers la fenêtre fleurie de son atelier, le pinceau en main, le regard fixé sur son chevalet ! Elle apparaissait comme un tableau vivant, dans les festons d'un rosier de Bengale, dont les fleurs se mêlaient aux étoiles blanches d'une clématite. Peut-être était-elle encore plus jolie que par le passé. Son ovale s'était un peu allongé.

Rien de plus intelligent que son front couronné de tresses brunes, de plus sympathique que son gracieux sourire. Un faible cercle bleuâtre qui estompait le dessous des yeux, et dont le sillon semblait accuser des larmes secrètes, était le seul mystère de ce jeune et charmant visage.

Sûzel le devinait, ce mystère. C'était pour la pauvre femme, un perpétuel déchirement. Elle se sentait l'obstacle ; et, pour assurer le bonheur de sa fille, volontiers elle eût voulu disparaître ; mais Germaine veillait, et comme elle l'avait déjà fait à Saint-Michel-en-Grève, elle se fût opposé à un départ ; puis chaque jour, de plus en plus, elle enveloppait sa mère de ces mille riens de tendresse qui, faciles à briser au premier aspect, ont pourtant une incomparable résistance.

Durant les heures du travail, elles causaient affectueusement : Sûzel, l'esprit tout au ménage, tout aux petits détails ; Germaine, cherchant comme de chauds abris dans les souvenirs, se complaisant à se rappeler son enfance, et cette belle villa des Myrtes, où Mme de Guérande l'avait tant chérie.

Lorsque venait le demi-jour, Sûzel et sa fille gagnaient Auteuil et l'Église. Germaine aimait à se reposer de son travail sous les hautes nefs, à laisser errer sa pensée sur un nuage d'encens, à se pénétrer de cette paix